Yannick Haenel

Les Renards pâles

roman

L'INFINI

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

INTRODUCTION À LA MORT FRANÇAISE, coll. « L'Infini », 2001

ÉVOLUER PARMI LES AVALANCHES, coll. « L'Infini », 2003

CERCLE, coll. « L'Infini », 2007 (« Folio » nº 4857). Prix Décembre

JAN KARSKI, coll. « L'Infini », 2009 (« Folio » nº 5178). Prix Interallié

Essais

PRÉLUDE À LA DÉLIVRANCE, de Yannick Haenel et François Meyronnis, coll. « L'Infini », 2009

Collectifs

LIGNE DE RISQUE, 1997-2005, sous la direction de Yannick Haenel et François Meyronnis, coll. « L'Infini », 2005

Entretiens

Philippe Sollers, POKER, entretiens avec la revue *Ligne de risque*, avec la collaboration de François Meyronnis, coll. « L'Infini », 2005

Chez d'autres éditeurs

À MON SEUL DÉSIR, *Éditions Argol / Réunion des Musées Nationaux*, 2005

LES PETITS SOLDATS, *Éditions de La Table Ronde*, 1996 (La Petite Vermillon, 2004)

LE SENS DU CALME, *Mercure de France*, coll. « Traits et portraits », 2011 (« Folio » nº 5508)

DRANCY LA MUETTE, avec des photographies de Claire Angelini, *Éditions Photosynthèses*, 2013

Extrait de la publication

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

Extrait de la publication

Extrait de la publication

YANNICK HAENEL

LES RENARDS PÂLES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

À François Meyronnis

Extrait de la publication

Vaincre le capitalisme par la marche à pied.

Walter Benjamin

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

1

L'intervalle

C'est l'époque où je vivais dans une voiture. Au début, c'était juste pour rire. Ça me plaisait d'être là, dans la rue, sans rien faire. Je n'avais aucune envie de démarrer. Pour aller où, d'ailleurs ? Je me sentais bien sous les arbres, rue de la Chine. La voiture était garée le long du trottoir, en face du 27. Il y avait des pétales de cerisiers qui tournoyaient dans l'air ; ils s'éparpillaient avec douceur sur le pare-brise, comme des flocons de neige.

C'était un dimanche, vers 20 heures. Je m'en souviens très bien parce que, ce jour-là, on m'avait mis à la porte. Depuis quelques mois, je n'arrivais plus à payer le loyer ; la propriétaire de la chambre m'avait rappelé à l'ordre, et puis ce matin-là elle a frappé à ma porte ; comme je n'ouvrais pas, elle s'est mise à hurler que j'avais la journée pour quitter son *meublé*. Je me suis rendormi, avec une légèreté qui aujourd'hui me paraît extravagante. À l'époque, j'accordais peu d'importance à ce qu'on nomme les relations humaines ; peut-être n'avais-je pas besoin de faire croire aux autres que j'étais vivant.

Extrait de la publication

Bref, j'ai traîné toute la journée au lit, puis vers la fin de l'après-midi, alors que la lumière d'avril entrait dans la chambre avec ses couleurs chaudes, à ce moment où l'on prend plaisir à baigner son visage dans les rayons du soleil, j'ai rassemblé mes affaires ; ça faisait à peine trois cartons : du linge, des livres et une plante verte — un papyrus qui m'accompagne depuis toujours.

Depuis quelques mois, j'avais perdu le fil ; ma vie devenait évasive, presque floue. Je ne sortais plus de chez moi que la nuit, pour acheter à l'épicerie du coin des bières, des biscuits, des cigarettes. Est-ce que je souffrais ? Je ne crois pas : il y avait un coin dans ma chambre, entre le radiateur et le lit, qui me plaisait énormément ; je m'y installais dès le réveil : être assis là, sur le plancher, le dos bien calé dans l'angle du mur, cela me suffisait. Ce coin n'avait rien de particulier, mais une lumière y venait vers 17 heures, une lumière *spéciale* qui me rendait heureux, une sorte de halo rouge, orange, jaune qui avançait au fil des heures le long du mur jusqu'à ma tête, qu'il finissait par couronner.

Une flamme déchire les lignes ; elle fait tourner votre solitude dans la lumière. Qu'est-ce qui m'arrivait dans cette chambre ? Est-ce que je faisais déjà de la place en moi pour les Renards pâles ? J'ignore si ce que je vivais avait le moindre sens, mais voilà : j'étais capable d'attendre chaque après-midi l'arrivée d'une auréole au-dessus de ma tête ; une telle attente remplissait mes journées, elle les sortait de l'ordinaire : en un sens, elle les consacrait.

J'ai conscience, en vous décrivant cette période de ma vie, de son étrangeté ; d'ailleurs, quelques amis ont pensé

que je traversais une dépression. Comment savoir ? On ne fait parfois que subir ce que l'on croit désirer. J'avais très peu d'argent, une allocation chômage qui diminuait chaque mois parce que j'étais négligent et ne remplissais pas les formulaires, mais je me sentais bien dans ce vide ; je tenais fermement mon auréole. Mon désœuvrement était une expérience. Je me *préparais*. J'étais, je suis, je serai toujours absent ; quelque chose manque à la consistance du monde et, à cette chose qui manque, je m'identifie.

Vers 20 heures, ce dimanche-là, après avoir fermé les volets et coupé l'électricité, j'ai descendu les trois cartons, je les ai chargés dans le coffre de la voiture, puis j'ai glissé les clefs de l'appartement dans la boîte aux lettres, comme me l'avait demandé la propriétaire. Pas d'état des lieux, rien — de toute façon, je n'avais versé aucune caution.

J'étais donc à la rue. Ça vous prend à peine quelques jours pour dégringoler ; un soir, vous vous rendez compte qu'il est trop tard. Dans mon cas, ça n'était pas encore dramatique : j'avais la voiture. On me la prête depuis deux ans, elle appartient à un ami qui travaille en Afrique. Je veille sur elle, au cas où il reviendrait en France.

En entrant dans la voiture, je souriais. Les pétales des cerisiers flottaient dans la rue ; sur le pare-brise, ils formaient des nymphéas. Il y avait des reflets rose et blanc, du mauve, un calme de solitude dans la lumière du soir. Je crois que j'étais soulagé d'en avoir fini avec cette période. J'aime bien les nouveaux chapitres : la fraîcheur vient avec la vie nouvelle, on dirait qu'elle vous aide. Même si j'ignorais ce que

j'allais faire, ma vie se dégageait, elle s'ouvrait de mieux en mieux — c'était ça l'important.

Ce n'était pas la première fois que je restais au volant sans rien faire. D'ailleurs, la voiture, je la changeais rarement de place. C'est un break — une énorme R18 break, une vraie baleine — : si je quittais cette place, jamais je n'en trouverais une autre. Et puis le stationnement rue de la Chine est gratuit, c'est l'une des dernières rues de Paris où l'on ne paie pas. Il m'arrivait souvent de venir une heure ou deux m'asseoir au volant, juste pour penser. Chaque fois que j'entre dans la voiture, quelque chose se libère ; je ne démarre pas, une légèreté envahit mes gestes, elle les efface doucement, je reste suspendu. Est-ce que c'est le vide ? On est là, et en même temps on n'existe plus : les passants vous frôlent, ils ne vous voient pas, vous êtes devenu invisible.

En tout cas, au volant de la voiture, à chaque fois, ma tête s'ouvre. C'est alors que *ça arrive.* Quoi ? je ne sais pas exactement, mais quand ça arrive vous avez l'impression qu'il vous arrive vraiment quelque chose ; et même qu'il n'arrive jamais rien, sauf ça.

Est-ce que ça a un nom ? Personne ne sait ce qui arrive dans le vide. Personnellement, j'appelle ça l'« intervalle ». Pas facile à décrire : une bouffée de joie, et en même temps une déchirure. Pas facile à supporter, non plus : une sorte d'immense souffle. Est-ce que ça étouffe, est-ce que ça délivre ? Les deux : c'est comme si vous tombiez dans un trou, et que ce trou vous portait.

Sans doute est-ce grâce à l'« intervalle » que je n'ai pas eu peur lorsque je me suis retrouvé à la rue. Car j'avais la

Extrait de la publication

voiture, mais surtout, grâce à la voiture, j'avais l'« intervalle ». Il était inévitable qu'un jour ou l'autre je délaisse complètement ma chambre pour vivre dans la voiture.

J'ai mis la clef dans le contact, et je l'ai tournée. À ce moment-là, la radio s'est mise en marche. Il était 20 heures pile, c'était le flash d'information. On a annoncé le nom du nouveau président de la République. J'ai ri tout seul. Comment avais-je pu oublier ? J'étais au volant de ma voiture, stationnée rue de la Chine, un dimanche d'avril, à Paris, en France ; et moi seul sans doute ignorais que ce jour-là, en France, à Paris et dans toutes les villes, dans les villages, partout, même rue de la Chine, on élisait un nouveau président de la République. Je n'en revenais pas : qu'est-ce qui avait bien pu m'arriver pour que je ne sois pas au courant ?

Bien sûr, je n'étais pas allé voter — mais ce n'était pas un oubli : j'avais choisi de *ne pas voter.* Cette décision, elle remontait à plusieurs années déjà, à une époque où ce qu'on nomme la « politique » en France avait commencé à se décomposer ; et sans doute la venue dans ma vie de l'« intervalle » l'avait-elle approfondie : il n'est plus concevable d'adhérer à quoi que ce soit quand tout en vous se détache ; le moindre lien vous semble absurde.

Alors voilà, il était 20 heures, et à la radio ils venaient d'annoncer le nom de celui qu'ils appelaient le « nouvel élu » ; il y a eu toutes sortes de commentaires, puis le « nouvel élu » a prononcé un discours.

Dès qu'il a commencé à parler, je n'ai plus entendu les mots. Bien sûr, il était question, comme toujours, du

Extrait de la publication

« pays », de la « nation », de l'« effort » et du « travail » que tous les Français devaient mener ensemble. Le mot « travail », surtout, revenait : il fallait travailler, travailler de plus en plus, ne faire que travailler. Je me disais : y a-t-il d'autres sans-emploi qui, comme moi, écoutent le « nouvel élu » faire l'éloge de ce qu'ils n'ont pas, et n'auront jamais ?

Car le travail, que son discours nous présentait comme une « obligation républicaine », comme une « valeur » susceptible, disait-il, de « sauver le pays », n'existait tout simplement plus : on nous encourageait à travailler alors même qu'il n'y avait plus de travail. Les gens que je croisais avaient tous été licenciés, tous ils avaient été poussés dehors, ils végétaient parce qu'on les avait *exclus* du travail. Si bien que lorsque le « nouvel élu » répétait le mot « travail » en feignant d'y voir la solution à tous les problèmes, il nous rappelait surtout que nous étions, les uns et les autres, dans une impasse, et combien il était facile de nous contrôler. Je me disais : il y a ceux qui se tuent au travail, et les autres qui se tuent pour en trouver un — existe-t-il une autre voie ?

Dans mon cas, les choses étaient claires : j'avais longtemps trimé en banlieue, puis je m'étais soustrait à cet esclavage, aujourd'hui *je ne désirais plus travailler*. Mon désœuvrement avait pris la forme d'un refus tranquille ; de même que l'idée du vote était morte en moi, l'idée du travail s'était éteinte, estompée dans la lumière d'une auréole : je préférais vivre à l'écart, avec peu d'argent, sans rien devoir à personne.

Je sais qu'on considère les désœuvrés comme des parasites : le « nouvel élu » venait carrément de déclarer la guerre

à tous ceux qui ne se levaient pas tôt chaque matin pour aller au travail. Selon lui, il s'agissait de « mauvais citoyens » : il trouvait intolérable que la société continue à les assister ; ainsi les RMistes, les précaires et ceux qui avaient perdu leur travail, tous ceux qui, précisément, avaient été chassés du monde du travail, étaient-ils mis dans le même sac.

On veut nous faire croire que le travail est la seule façon d'exister, alors qu'il ruine les existences qui s'y soumettent. Ceux qui s'imaginaient survivre grâce à un travail cherchent désormais comment survivre à celui-ci. Et si chacun parvenait à en finir avec sa propre docilité — à briser dans sa vie la sale habitude d'obéir ? Une grève générale éclaterait enfin, qui plongerait le pays dans le tumulte. Avec un plaisir ambigu, j'imaginais la France étouffée dans son chaos.

Le discours du « nouvel élu » continuait, mais je ne parvenais plus à l'écouter : derrière chacun de ses mots, quelque chose hurlait. Ça produisait une sorte de trépignement sourd, comme si le langage se convulsait ; quelque chose crissait, les rouages étaient usés, c'était mal réglé. J'ai pensé : la République française grince des dents.

J'ai éteint la radio. Le cerisier du numéro 27 ouvrait ses branches aux fleurs qui s'envolaient. Je suis sorti de la voiture et j'ai glissé ma tête sous le flot des pétales. Le visage tourné vers les branches du cerisier, les yeux fermés, j'ai respiré à fond : les pétales caressaient mes joues, mon front, ma bouche. Je souriais dans la rue, inondé de fleurs, un dimanche de printemps ; ma joie était immense. Je pensais à l'expression : le « nouvel élu ». Expulsé de ma propre vie, n'était-ce pas plutôt moi, l'élu ?

C'est à cet instant précis, un peu après 20 heures, que j'ai décidé de vivre dans la voiture. J'ai senti que c'était ça qu'il fallait faire : rester dans la voiture, attendre la venue de l'« intervalle », et puis écouter. Écouter ce qu'il y avait sous les mots, écouter longtemps — ouvrir ses oreilles à ce qui arrivait. Ça ne faisait que commencer, et moi j'avais le temps.

Extrait de la publication

Olivier-Pierre THÉBAULT *La musique plus intense (Le Temps dans les* Illuminations *de Rimbaud)*

François THIERRY *La vie-bonsaï*

Chantal THOMAS *Casanova, un voyage libertin*

Guy TOURNAYE *Radiation — Le Décodeur*

Jeanne TRUONG *La nuit promenée*

Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand ?*

R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*

Philippe VILAIN *L'été à Dresde — Le renoncement — La dernière année — L'étreinte*

Arnaud VIVIANT *Le génie du communisme*

Patrick WALD LASOWSKI *Dictionnaire libertin (La langue du plaisir au siècle des Lumières) — Le grand dérèglement*

Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*

Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le sexe de Proust — Céline seul*

Extrait de la publication

Les Renards pâles
Yannick Haenel

Cette édition électronique du livre
Les Renards pâles de Yannick Haenel
a été réalisée le 13 juin 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142170 - Numéro d'édition : 254583).
Code Sodis : N56195 - ISBN : 9782072494482
Numéro d'édition : 254585.

Extrait de la publication